

A Georg, En attendant la Nef des Fous

En guise d'apéritif en attendant  
le plat de résistance.

Affectueux salutations  
Nathalie Harot

Un sermon de Geiler :

## LA NEF DES SAGES

### INTRODUCTION

« Voici que nous montons à Jérusalem et que s'accomplira  
tout ce qui a été écrit par les Prophètes au sujet du Fils  
de l'homme. » Luc 18,31

Les années passées, j'ai prêché sur la *Nef des Fous* et je vous ai montré que le nombre des fous qui y sont embarqués est excessivement grand et qu'au bout du voyage, c'est la damnation éternelle qui les attend ; je vous ai dit que nous devons quitter cette nef et faire pénitence pour toutes les folies et les péchés du passé. Pendant le carême de l'année dernière où nous fêtions le Jubilé, je vous ai appris à entreprendre le pèlerinage spirituel à Rome afin d'obtenir l'indulgence plénière pour toutes les folies. Aujourd'hui j'ai l'intention d'affréter une autre nef, non plus celle des fous mais *la Nef des sages*, la nef de Celui qui incarne la sagesse du Père, celle de notre Seigneur Jésus Christ dont le voyage se termine non pas en enfer mais dans la Jérusalem céleste. La piété des pèlerins ne peut se contenter du *Pèlerinage à Rome* et de l'indulgence plénière obtenue, elle veut aussi traverser la mer immense et pleine de dangers pour gagner la Terre sainte où nous trouverons le repos. Quittons donc la Nef des fous et embarquons-nous dans la *Nef du salut* : ce sera l'objet des sermons de carême de cette année (1).

## LE MAITRE DE BORD OU LA RAISON MAITRESSE A BORD

Tout navire doit avoir un maître à bord qui dirige le bateau, prend les décisions qui s'imposent, tranche les questions et auquel tous ceux qui sont à bord doivent obéir au doigt et à l'œil : il devra donc se montrer constamment actif, énergique et vigilant. De même, dans la traversée de la vie, notre esquif doit avoir son maître de bord, en l'occurrence la raison, qui doit nous gouverner, nous guider et nous protéger. Ces deux maîtres sont semblables en sept points.

\*  
\*\*

*Premier point* : le maître à bord occupe le grade supérieur du commandement et il exerce son autorité sur tout l'équipage. De même la raison détient en l'homme le pouvoir supérieur et elle a pour mission de dominer toutes les autres forces agissantes. St Thomas (2) disait : « Le pouvoir de commander appartient à la raison ». Certains prétendent il est vrai que c'est le rôle de la volonté, mais je prends ici la raison dans son acception la plus large qui englobe donc aussi la volonté et je laisse aux clercs le soin de discriminer la raison, l'esprit, l'âme, la conscience et la volonté : c'est leur affaire à eux et n'a pas sa place en chaire. Je dis donc que la raison, au sens large, commande toutes les activités de l'homme, mais qu'elles lui obéissent de façon différente suivant leur nature propre et leur fonction particulière, de même que l'autorité du maître de maison s'exerce différemment selon la place et le rôle de chacun : l'enfant en bas âge doit obéir autrement que le grand garçon ou le jeune homme, et l'épouse autrement que les domestiques ou le chien et le chat. Il en va de même dans l'obéissance à la raison des différentes activités de l'homme : certaines obéissent de façon inconditionnelle, d'autres pratiquement pas du tout, d'autres seulement par moments. Pour certaines, l'obéissance est automatique et instantanée : ce sont les mouvements du corps, des membres, des yeux, de la langue, des mains, des pieds, etc. Dès que la raison ordonne la prière, les genoux fléchissent d'eux-mêmes, quand elle commande de regarder vers Dieu, les yeux se lèvent ; pour chanter la louange de Dieu, la bouche s'ouvre, pour annoncer la parole, la langue remue. tous ces mouvements s'accomplissent sans résistance et sans discussion : la raison domine sans aucune limitation de pouvoir tout comme un souverain absolu domine ses sujets qui n'ont aucun droit à la contestation ou au libre-arbitre. C'est pourquoi St Paul a dit (3) : « Si vous avez jadis offert vos membres comme esclaves à l'impureté et au désordre, offrez-les de même aujourd'hui à la justice pour vous sanctifier. » Par contre, d'autres activités, celles de la nutrition ou de la reproduction par exemple, échappant complètement au pouvoir de la raison : l'estomac ne digère pas en fonction de notre volonté,

la croissance et la stature ne dépendent pas de notre convenance, la famille ne s'accroît pas selon les vues humaines. Entre la raison et cette catégorie d'activité, il y a place pour une troisième force qui tantôt va dans le sens de la raison et tantôt n'en a aucun souci : c'est la force du désir, ou celle de la colère avec ses onze passions — amour et haine, attraction ou fuite, jouissance ou désolation, irritation, bravoure ou crainte, espérance ou découragement. Ce mouvement des sens et des passions peut s'opposer aux commandements de la raison parce qu'il subit naturellement l'influence, en dehors de la raison, de la fantaisie et des appétits des sens. Ceux-ci font miroiter des satisfactions qui semblent agréables et confortables, mais que la raison réprouve et condamne. Cependant certaines manifestations peuvent être endiguées par la raison, la colère par exemple, que la raison peut apaiser, ou la tristesse qu'elle peut adoucir, la joie exultante qu'elle peut contenir. D'autre part, la raison commande aussi les facultés supérieures de l'homme, la connaissance, la volonté ; c'est elle qui juge et prend les décisions et qui gouverne l'homme. Heureux l'homme chez qui la raison tient tous les leviers de commande ! Cet homme obtient alors dans cette vie terrestre ce que nous demandons dans le Notre Père : « Que ton règne vienne ! » Sa raison le domine entièrement et comme elle est dans les mains de Dieu, c'est le royaume de Dieu qui s'établit en lui. Ce pouvoir de la raison n'existe à aucun degré chez l'homme asservi aux biens de ce monde ; ce sont les désirs sensuels, la ruse, la supercherie, la fausseté, la méchanceté qui prennent sa place. Le dicton dit vrai : « Tu sauras diriger les autres si la raison te dirige », ou bien « Chez l'homme vertueux, tout sonne à l'unisson de la raison ».

\*  
\*\*

*Deuxième point* : la plus grande prudence est requise du maître de bord qui doit éviter tous les dangers de la navigation. Selon les légendes anciennes ils sont au nombre de trois : le *chant des sirènes*, le *philtre magique* de Circé et l'*île fallacieuse* du monstre Cétus. Ces mêmes dangers menacent également le salut de l'âme et comme le maître de bord, la raison doit s'évertuer à y échapper.

Parlons d'abord du *chant des sirènes*. Les poètes de l'Antiquité distinguent trois sirènes. Toutes étaient moitié femmes et moitié poissons et vivaient dans la mer. La douceur de leur chant attirait et fascinait les navigateurs et elles s'amusaient à les voir périr sur les écueils. La première des trois avait une voix humaine, la seconde imitait la flûte et la troisième la lyre. Lorsque le sage Ulysse dût passer près d'elles, il boucha les oreilles de ses matelots avec de la cire et se fit ligoter lui-même au mât du bateau pour résister à leur séduction et échapper au danger. Dans notre vie à nous, il existe aussi de telles sirènes : les charmes sensoriels, les séductions du monde et de la chair. Que va donc faire le maître de bord prudent — le sage

Ulysse — c'est-à-dire notre raison ? Elle devra également boucher les oreilles de tout ce qui est sous ses ordres, préserver les sens de séductions trompeuses, surveiller les faiblesses humaines et s'attacher elle-même au mât de la croix en fixant son attention sur les souffrances du Christ, en se recueillant dans la prière et en s'exaltant dans l'imitation de Jésus : elle échappera ainsi aux séductions des sirènes.

Le *philtre magique de Circé* constitue le deuxième danger. Lorsqu'à la fin de la Guerre de Troie Ulysse voulut revenir dans son pays, il erra pendant dix ans sur les mers. Un jour il aperçut une île où régnait Circé, la princesse d'une beauté merveilleuse, fille du Soleil, selon la légende. Elle possédait le secret d'un philtre qui lui permettait de métamorphoser à son gré en animal tous ceux qui en boivent. Elle offrit donc le philtre aux compagnons d'Ulysse qui furent aussitôt transformés en verrat, en lion, en cerf ou en autre animal. Mais le dieu Mercure avait fait don à Ulysse d'une plante magique qui avait le pouvoir de détruire l'effet du philtre. Circé ne put donc rien contre Ulysse qui dégaina au contraire son épée et se jeta sur la magicienne en l'obligeant à restituer à ses compagnons leur nature humaine. Or dans la traversée de la vie, on rencontre également une magicienne ayant le pouvoir de transformer l'homme en animal : c'est la cupidité qui le prive de l'usage de sa raison et du sentiment de l'amour. Cette passion ne change-t-elle pas les grands et les puissants de ce monde en *loups* dévorants qui se jettent sur les pauvres, les faibles, pour les opprimer et les dépouiller ? D'autres, les marchands, se changent en *renards* et accaparent tout à force de ruse, de supercherie et de mensonges. D'autres encore deviennent des *chiens* méchants : tels sont les avocats, les gens retors qui tournent les lois et qui aboient devant les tribunaux contre tous ceux qui sont en désaccord avec eux. Ce philtre que Circé verse dans leur coupe change tous les avaricieux en véritables cochons. Le cochon est totalement inutile tant qu'il est en vie ; il ne sait pas chanter comme les oiseaux, il n'attrape pas les mouches comme le rouge-gorge ou la mésange, il ne sait pas porter comme le cheval ou le bœuf, il n'attrape pas les souris comme le chat, il ne garde pas la maison et n'aboie pas comme le chien, il ne donne pas plus de laine que de lait comme le mouton ou la vache, c'est un propre à rien qui ne rend aucun service et ne fait que s'engraisser en engloutissant tous les déchets et les restes de la cuisine. Mais après sa mort il fait vivre la famille et chacun y trouve son plaisir : de lui viennent toutes les bonnes saucisses, de lui les soupes de boudin avec lesquelles on régale les amis et les voisins, sans parler des jambons et du reste. Il en est exactement de même de l'avare : tant qu'il est en vie, il ne sert à rien, et il ne fait profiter personne du moindre bienfait. Il accumule tout pour lui, il entasse tout, il ajoute les uns aux autres les champs, les maisons, les rentes, les loyers, rien n'est à l'abri de sa convoitise. Mais dès qu'il est mort, c'est la fête et on n'en

finit plus d'envoyer de bons morceaux aux parents, aux amis et aux œuvres, hôpitaux ou couvents. Même le diable y trouve son compte, car c'est à lui que revient son âme : son affaire est toujours de s'emparer de l'âme et de laisser le reste. Enfin les vers vont pouvoir se gorger de son corps et de ses entrailles. Tous les héritiers sont contents de leur lot et aucun ne voudrait l'échanger contre un autre : le diable ne lâcherait pas l'âme, les vers préfèrent les boyaux et n'auraient que faire de l'âme ou de la fortune, et quant à la famille, elle apprécie bien davantage les biens palpables que le corps ou l'âme du testateur.

*L'île falladiuse du monstre marin Cétus* représente pour les navigateurs un danger particulièrement redoutable qu'il faut éviter à tout prix. On raconte que ce monstre est tellement colossal que ses orbites peuvent contenir quinze à vingt hommes. Cet animal accumule souvent de la vase et de la terre en telle quantité sur son dos que l'herbe et des plantes se mettent à y pousser, si bien que les navigateurs le prennent pour une colline verdoyante ou pour une prairie. Trompés par l'illusion, ils abordent, amènent les voiles et jettent l'ancre pour s'installer sur le dos de la bête. Mais dès qu'ils allument un feu sur cette « île » pour faire bouillir la soupe, le monstre, sentant une brûlure cuisante, plonge brusquement et disparaît dans les flots. Hélas mon Dieu ! combien de passagers embarqués dans la vie disparaissent ainsi dans l'abîme du monde ! Ce monstre qui rappelle un vert pâturage et qui réjouit la vue par l'agrément de ses plantes, est l'image des honneurs vains : la noblesse, les dignités, la puissance, le prestige et l'autorité, les faveurs et la renommée. Il est écrit : « Toute chair est comme l'herbe et tout son éclat est comme la fleur des champs. L'herbe sèche, la fleur fane dès que le souffle de Dieu passe sur elles ». (4) Cette herbe de la vaine gloire pousse grassement dans le limon de la fortune. Aujourd'hui nul n'est entouré d'autant de considération, d'honneurs, de prestige et ne jouit autant de situations élevées que l'homme riche. Posséder de grands biens, c'est être voué aux honneurs, dit-on communément. Qui veut parvenir aux fonctions les plus hautes doit recouvrir son dos du limon de la richesse. « Malheur à celui qui accapare le bien d'autrui ! Combien de temps entassera-t-il sur son dos ces monceaux de vase ? » dit le prophète. (5) Voyez par exemple ce bourgeois qui a accumulé des biens sans nombre ; les gras pâturages de la noblesse auront tôt fait de le recouvrir ; il ne veut plus alors rester simplement « le patron » comme un artisan quelconque, il veut être appelé « Maître » — et pourquoi pas « Seigneur ». L'ascension commence dans sa propre maison : il a des domestiques qui doivent le nommer par son titre pour donner le ton aux autres. Ensuite il prétend devenir chevalier et gentilhomme et ne cesse de vouloir se hisser toujours plus haut. Dans le clergé, c'est pareil, aussi bien chez les séculiers que chez les réguliers. Celui qui veut devenir évêque, doit avoir beaucoup d'argent pour gagner des électeurs, et donc cumuler les

prébendes. Supposons qu'il réussisse — ce qui n'arrive pas toujours — qu'en est-il de son âme et de sa félicité, s'il ne s'est jamais soucié des devoirs de ses charges et du salut de son prochain ? Dans les ordres il en va de même quand un moine sans conscience veut devenir prieur, prélat ou abbé : il fait de l'argent avec tous les biens ecclésiastiques et accumule les rentes, moyennant quoi il se fait une réputation d'administrateur émérite et son élection est aussi sûre que la chute de l'esprit monastique du couvent. Il faut voir les adulateurs encenser et porter aux nues ceux qui montent au faite de leur ambition sur leur belle île verdoyante ! Mais voilà que tout à coup l'île disparaît dans la mer avec tous ceux qui croyaient y être solidement établis ; ils sombrent dans les abîmes de l'enfer plus vite qu'ils n'avaient grimpé dans les honneurs et les hautes dignités.

C'est contre ces trois dangers de la traversée de la vie que St Jean nous a mis en garde en disant : « Tout ce qui est du monde est concupiscence de la chair, convoitise des yeux et présomption orgueilleuse. » (1<sup>re</sup> Epître de Jean 2. 16.) Entendez par là le chant des sirènes, le philtre magique et l'île fallacieuse. Oh ! prions Dieu d'accorder la sagesse au maître de bord — notre raison — pour que nous échappions à ces dangers et à tous les autres qui nous guettent, afin que nous traversions la vie sans dommage pour notre âme, et que nous arrivions heureusement au port de la vie éternelle.

\*  
\*\*

*Troisième point.* — Le maître de bord dirigera mieux son bateau s'il monte sur la hune d'où son regard pourra embrasser un plus large horizon. De même notre raison nous guidera mieux si elle domine de haut tous les instincts naturels, les sensations, les passions et les fantasmes de l'imagination sans s'y empêtrer et s'y entortiller. Déjà Salluste fait dire à César : « Ceux qui veulent conseiller les autres dans les cas ambigus et complexes doivent d'abord s'affranchir de colère, de haine et de partialité, car lorsque les sentiments et les passions entrent en jeu, la raison ne reconnaît que difficilement le chemin de la vérité ». De même le poète chante : « Le vent de la colère emporte la raison / et l'empêche de voir où est la vérité / et où la voie du bien ».

Il est donc nécessaire que nous nous dégagions des passions et des visions imaginaires, que nous les dominions de haut et que nous élevions tout droit nos regards vers Dieu pour scruter l'horizon de l'océan de la vie, à la manière du maître de bord qui monte sur la hune pour observer le ciel, les vents et les nuées afin de choisir pour la nef la direction favorable et d'éviter tous les dangers qui la menacent. Pour une heureuse traversée de la vie, il est particulièrement nécessaire de s'absorber dans la contemplation des choses d'en haut, en communion avec la volonté et l'amour de Dieu.

\*  
\*\*

*Quatrième point.* — Les passagers de la nef risquent fort d'être abusés par le maître de bord qui leur promet de lever l'ancre au petit jour, alors qu'à midi il n'est guère prêt à le faire. D'heure en heure il leur fait prendre patience sous des prétextes divers, tous présentés comme péremptoires, si bien que les passagers lassés finissent par perdre tout plaisir au voyage. Le maître de bord répète ses mensonges aussi souvent que le coq chante.

A notre tour, lorsque nous nous demandons quand notre nacelle se détachera du rivage, quand nous renoncerons au monde, quand nous restituerons le bien mal acquis, quand nous nous réconcilierons avec nos ennemis, quand nous cesserons de profiter des occasions pernicieuses, quand nous ferons demi-tour pour nous diriger vers la Jérusalem céleste, — à chaque fois nous répondons : demain, toujours demain, mais ce lendemain n'arrive jamais. Pendant les années de jeunesse, on ne songe pas à s'amender, on ne pense qu'à jouir de la vie ; à l'âge mûr, on remet à plus tard, quand on aura le temps d'y penser, ou souvent jusqu'à la mort qui fauche les hommes à l'improviste. « Angéliquement pur lorsqu'on est enfant, on devient avec l'âge un vrai fils du diable ». Ne crois pas un mot des promesses du maître de bord, car tu serais berné. « Ce jour est bientôt passé, mais qui t'assure d'un lendemain ? » Ecoute plutôt l'admonestation de St Jérôme : « Fais vite et coupe le cordage qui retient le bateau au rivage plutôt que de défaire les nœuds ! » (6). Oui, le temps presse et il faut faire vite, car si tu commences à vouloir défaire les nœuds, tu peux être sûr que le diable en profitera pour te mettre des bâtons dans les roues et t'empêcher d'arriver au bout.

On raconte d'un Athénien d'une témérité folle, qui, après de sanglants combats, avait poursuivi les ennemis jusqu'à leurs bateaux, qu'il s'agrippa de la main droite à un bateau chargé de fuyards et qu'il le retint jusqu'à ce qu'on la lui ait tranchée ; il saisit alors le bateau de la main gauche jusqu'à ce qu'on l'ait coupée à son tour, puis il le retint avec les dents. Mais le diable fait bien pire pour empêcher notre nacelle de prendre le large. Il met tout en œuvre pour entraver le pénitent, dès qu'il s'aperçoit que celui-ci veut rompre avec le monde mauvais, fuir les tentations, restituer le bien mal acquis, et s'engager dans la voie de la vie chrétienne. C'est pourquoi tu devras aller vite et fort et ne pas perdre ton temps à défaire les nœuds mais couper la corde : le maître de bord perfide t'a berné assez longtemps.

\*  
\*\*

*Cinquième point.* — Le maître de bord se tient près du gouvernail à l'arrière du bateau afin de le guider, tout comme les oiseaux dans les airs et les poissons dans l'eau se dirigent avec la queue. Si la raison doit nous mettre sur la bonne voie, il faut également qu'elle ait du recul pour mieux considérer la fin, car, ainsi que l'a dit Aristote, tout doit converger vers un

but et tous les moyens employés doivent y concourir ; une vieille sentence le constate aussi : « Tout ce que tu dois faire, fais-le avec circonspection en regardant la fin ».

Et quelle est cette fin que la raison ne doit jamais perdre de vue si elle veut nous maintenir sur la bonne voie ? La fin, c'est la mort. Notre fin dernière et notre devoir dans la vie nous commandent d'observer les commandements de Dieu, car ce but ultime, c'est la félicité éternelle, c'est Dieu dans toute sa gloire. Oh ! trois fois heureux est l'homme que sa raison conduit dans la vie vers ce but ! Celui qui en est pénétré ne pêchera jamais et vivra dans l'éternité. Et j'insiste encore et vous dis : Notre fin, c'est la mort. Si tu te places à l'arrière, à la poupe de ta nacelle, tu verras de là s'évanouir tous les honneurs vains et les vaines richesses de ce monde et tu ne pêcheras jamais par vaine gloriole, mais tu diras : « Vanité des vanités, tout est vanité » (7). Si tu réfléchis qu'en mourant tu devras laisser ici-bas tous les biens de ce monde, tu échapperas au démon de la cupidité et tu seras content de peu en disant : « je suis arrivé nu et je quitterai nu ce monde » (8). Si tu réalises que ta chair périssable servira un jour de nourriture aux vers, tu ne seras pas tenté de pécher par intempérance et par malhonnêteté. Je ne saurais trop vous le répéter : Notre fin dernière et notre devoir dans la vie, c'est l'observation des commandements de Dieu. « Ecoutons la fin ultime de toute parole », a dit Salomon. « Craignez Dieu et gardez ses commandements, car c'est là tout l'homme » (9), ce qui veut dire que c'est là tout le devoir de la vie. Voilà la direction vers laquelle tu dois engager ton esquif, et non dans la voie de l'orgueil, de l'avarice, de l'impudicité, de l'envie, de l'ivresse, de la colère ou de la paresse ; mais tu choisiras celle de la piété, de la douceur, de la continence, de l'amour, de la pureté, de la générosité et de l'humilité du cœur. Je te redis encore pour finir : Notre fin et notre but ultime, c'est la vie éternelle elle-même, c'est Dieu dans sa gloire. « Si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements (10) ». Qu'ils sont nombreux ceux qui n'engagent pas leur nacelle vers la volonté de Dieu et la félicité, mais seulement vers le bien-être dans ce monde éphémère, vers les honneurs, les richesses et les jouissances. C'est à cela qu'aspirent tous ceux qui sont à la tête de quelque chose : ils ne se soucient nullement des commandements de Dieu et de l'Eglise, leurs ordres ou leurs lois vont à l'encontre des commandements divins, ce qu'ils prétendent justifier en disant que c'est l'intérêt de l'Etat et de tous qui l'exige. Mais ce que notre fin dernière exige en réalité, c'est l'approche de Dieu lui-même dans toute sa gloire, c'est de louer Dieu jusque dans l'éternité. Voilà pourquoi nous devons suivre ses commandements, voilà pourquoi nous devons aspirer à la vie éternelle afin que sa volonté soit faite en nous et par nous dans le monde et que son amour s'étende ainsi à tout ce qui vit. Ne l'oublions pas un seul instant dans notre vie terrestre en toute occasion et avant toute chose, et dirigeons toutes nos pensées vers lui, ainsi que

l'enseigne l'apôtre Paul : « Que vous mangiez ou buviez ou quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu ». (11)

\*  
\*\*

*Sixième point.* — Le maître de bord porte de hautes bottes pour mettre ses pieds à l'abri de l'eau de mer et des cailloux. De même la raison doit se protéger par en bas contre les vagues des tentations soulevées par les passions qui pourraient la souiller et éclabousser même les parties supérieures de l'âme. Mais j'entends votre question : « Notre raison a-t-elle des parties hautes et des parties basses, une tête et des pieds ? » Et voici ma réponse : lorsque nous analysons attentivement notre âme, nous constatons en elle bien des choses qu'elle n'a pas ~~en~~ en commun avec les animaux et qui toutes font partie de la raison ; mais par contre nous y trouvons aussi bien des choses qui sont communes aux animaux : le monde des sens, les instincts. Partons de cet échelon inférieur et élevons-nous vers les sphères supérieures de l'âme : dès que nous rencontrons ce qu'elle n'a pas en commun avec les animaux, nous entrons dans le domaine de la raison. La raison va dans deux directions : ou bien elle se hausse jusqu'à la contemplation du divin et du supranaturel et cette capacité représente la sphère supérieure de la raison, — ou bien elle s'abaisse vers la vie matérielle du corps et de la conduite de chaque jour, qui fait partie de la sphère inférieure. Nous appellerons *raison spéculative* toute la sphère supérieure tendue vers le divin et vers la connaissance des choses en soi, — et *raison pratique* celle qui s'occupe de notre vie terrestre. Mais là aussi la raison peut juger les choses en tenant compte de leur nature propre et de leur qualité intrinsèque, ou simplement dans le contexte de la morale naturelle et de la bienséance courante sans la moindre corrélation avec Dieu : c'est la première de ces deux formes que j'appelle « la tête » et la seconde « les pieds ». Ce qui ne veut pas dire toutefois qu'il y a dans l'âme deux forces différentes, il s'agit d'une seule et même force, d'une seule et même raison qui exerce deux activités différentes, de même que nous pouvons contempler du même œil le ciel et la terre. Mais il y a aussi dans l'homme, en dehors de la raison, une force inférieure de l'âme, l'activité sensorielle, celle des sens et des désirs charnels : c'est ce que nous avons de commun avec les animaux et dont font partie des jouissances sensorielles et toutes les formes d'impulsions passionnelles avec leurs onze aspects différents qui ont été souvent énumérés. Ce sont ces instincts sensoriels qui correspondent à l'eau de mer dont le maître de bord veut se protéger en portant des bottes. La raison aussi doit se mettre à l'abri de ces vagues ou de ces infiltrations afin qu'elles ne détériorent pas les jugements de la raison pratique et qu'elles n'éclaboussent en même temps la raison spéculative, car c'est par les sens et les attractions sensuelles que la tentation fait en général irruption en nous : elles sont les fenêtres par

lesquelles la mort s'infiltré dans notre âme. Les jouissances, les richesses, les honneurs agissent d'abord sur nos sens avant de s'emparer de la raison pratique et de gagner ensuite la raison spéculative. Voilà pourquoi c'est justement la partie inférieure de la raison — les pieds — qu'il faut protéger avec le plus grand soin contre les attaques de la sensualité auxquelles elle est aussi exposée que les pieds du maître de bord à l'eau de mer. Et de quoi sont faites ces bottes protectrices de la raison ? De prudence, de vigilance, de bonnes habitudes de propreté morale qui, en faisant écran aux assauts des basses tentations de la chair préservent aussi bien les dessous de la raison pratique que la sagesse éclaire les envolées de la raison supérieure.

\*  
\*\*

*Septième point.* — Le maître de bord dirige sa nef avec un gouvernail. Le gouvernail avec lequel la raison dirige la vie chrétienne, c'est l'intelligence clairvoyante ; elle ne peut pas plus s'en passer que le maître de bord de gouvernail. C'est pourquoi St Bernard disait : « La clairvoyance est moins une vertu qu'un guide de la vertu, elle classe les envies et les agréments par priorités et enseigne à bien se conduire. Dès qu'elle manque, toute vertu devient un vice ». (12) Ainsi l'humilité est une qualité, mais sans la clairvoyance elle détruit l'autorité qu'on devrait exercer. Sans clairvoyance, le meilleur devient néfaste, ainsi du jeûne, des veilles, de l'absolue discrétion, des relations humaines et de toute autre chose. C'est pourquoi St Antoine, désignait la clairvoyance comme la première des qualités, car dès qu'une vertu en manque, elle perd sa valeur.

Geiler de Kaysersberg  
*La Nef du Salut — Das Schiff des Heils* — Chap. XXI  
traduit par Madeleine HORST (13)

#### NOTES

- (1) Cycle de sermons prononcés en 1501 et 1502.
- (2) Summ. 1.2. qu. 17. art. 1.
- (3) Romains 6, 19.
- (4) Esaïe 40, 6.
- (5) Habacuc 2, 6.
- (6) Ad. Paulin. chap. 1.
- (7) Eccl. 1,2.
- (8) Job, 21,1
- (9) Eccl. 12, 13.
- (10) Matth. 19, 17.
- (11) I Cor. 10, 31.
- (12) Sup. Cant. Sermon. 49.
- (13) Un choix de sermons traduits par Madeleine Horst est en préparation et paraîtra en automne 1978 aux « éditions de la Nuée Bleue ».